

Cesm 1232/3ec



EPHÉMÉRIDES PROVENÇALES

3 FÉVRIER 1603

LE B. LAURENT DE BRINDES A MARSEILLE

Les pentes qui, de la plaine Saint-Michel descendent vers le port de Marseille, étaient occupées, au XVI^e siècle, par des vignes et des jardins assez éloignés de la ville. Notre cité, en effet, ne dépassait pas alors la Canebière, la rue Noailles et le Cours.

La porte du Plan Fourmiguier, avec son donjon carré, commandait l'extrémité orientale du port. Les deux tours de la porte *Réale* — comme on disait alors — s'élevaient sur l'emplacement actuel de la place Marone.

La ville était bornée au midi par le rempart qui reliait entre elles les deux portes monumentales et auquel s'adossait la bruyante rue des Fabres. Au-delà, c'était la campagne où les bourgeois de Marseille venaient dès lors goûter les douceurs du *cabanon*.

L'une des plus belles vignes qui s'y étalaient, était, sans contredit, celle de Jeanne d'Ornesan, maréchale de Biron, dont l'emplacement est aujourd'hui occupé par la Halle qui porte à juste titre le nom des Capucins.

En l'an 1579, en effet, on y jeta les fondations d'un modeste couvent de cet ordre, dont la reine de France, Catherine de Médicis, voulut poser elle-même la première pierre pendant son court séjour à Marseille (1).

(1) Ruffi: *Hist. de Marseille*, 2^e édit., t. II, p. 71 — Fabre: *Les rues de Marseille*, IV, 160 — Belsunce: *L'Antiquité de l'Eglise de Marseille*,



Malgré cette protection royale, malgré la sympathie et les secours de la ville, les constructions avançaient lentement. En ce temps de troubles et de guerres civiles, se procurer des ressources n'était point chose facile, et les chétifs bâtiments, interrompus çà et là, ne confirmaient que trop le vœu d'austère pauvreté dont les bons religieux faisaient profession.

Le couvent n'en était pas moins un des principaux de la province, à cause sans doute de la grande et riche cité à laquelle il appartenait et des sujets distingués qui l'habitaient.

Tel était, par exemple, le gardien, le P. Jérôme d'Arles, que les Marseillais honoraient comme un saint. Un carême prêché par lui, en 1599, aux Augustins leur avait laissé d'ineffaçables souvenirs, et les conversions éclatantes qui le suivirent, montrèrent que le gardien des Capucins de Marseille n'était pas moins éloquent orateur que fervent religieux.

Sur ces entrefaites, à la fin de janvier et au commencement de février 1603, une animation peu commune se manifesta aux alentours du couvent.

Des hommes âgés, à la barbe blanche, à l'aspect vénérable, portant l'habit de Saint-François, y arrivaient de divers côtés, par la route d'Aix, par celle d'Aubagne et par les hauteurs de la Plaine.

La ville elle-même semblait partager cette agitation inusitée, et l'on pouvait remarquer à la porte d'Aix une

ii, 253.— Le ms. signalé par cet auteur, p. 253, comme renfermant la *fondation du couvent* et les *chapitres provinciaux*, nous eut été du plus grand secours pour la rédaction de la présente note, mais il nous a été impossible d'en retrouver la trace. Les archives départementales des Bouches-du-Rhône ne possèdent pas le moindre document relatif aux Capucins de Marseille.

foule nombreuse que l'attente d'un événement intéressant paraissait vivement préoccuper.

C'est qu'en effet, le 3 février de l'an de grâce 1603 avait été indiqué à tous les couvents de la région pour la célébration du chapitre provincial, et l'humble monastère de Marseille choisi pour la première fois comme le lieu du pieux rendez-vous.

C'est en cette assemblée que les gardiens, les supérieurs des diverses maisons, rendaient compte de leur gestion et se démettaient de leur office ; on y nommait leurs successeurs, on y promulguait les règlements nécessaires au bon gouvernement de la province, et l'âme des pères, plus dégagée des soucis de ce monde, s'y retrempait dans la prière et le silence pour mieux combattre les combats du Seigneur.

Mais ce qui par dessus tout intéressait les Marseillais, ce qui les amenait ainsi en foule joyeux et impatients, c'était une nouvelle inattendue : le P. Laurent de Brindes devait présider le chapitre, et la ville allait avoir le bonheur de contempler ses traits, de posséder quelques jours le fameux Général des Capucins.

L'homme dont la venue seule mettait ainsi en émoi la population de notre ville n'était point en effet un religieux vulgaire.

Né à Brindes, comme son nom l'indique, de la famille de Rossi, le P. Laurent était entré en 1576 dans l'ordre de Saint-François, et en avait successivement occupé les plus hautes dignités.

Employé à de délicates missions par les papes Clément VII, Paul V, Grégoire XV et Urbain VIII ; chéri de l'empereur d'Allemagne, dont il avait accompagné les troupes contre le Grand-Turc, honoré de la confiance des rois et des reines de l'Europe, l'éminent reli-

gieux était devenu non moins célèbre par sa science peu commune, ses conférences hébraïques faites aux juifs italiens, et les nombreux miracles que le Seigneur ne cessait d'opérer par tout en sa faveur.

Elu Général des Capucins en 1602, il avait résolu de parcourir toutes les provinces de son ordre et de se rendre compte par lui-même de l'état de la Religion.

Emporté par son zèle, depuis un an il était parti. Son voyage à travers l'Italie, la Suisse, l'Allemagne et la France n'avait été qu'une suite d'ovations et de triomphes. Sa modestie en souffrait cruellement, mais telle était la dévotion populaire envers ce saint personnage, qu'il avait en vain tenté plusieurs fois de se soustraire à ces réceptions enthousiastes. On l'attendait des journées entières, des messagers signalaient son approche, et les portes des couvents, les portes même de sa cellule étaient impuissantes à contenir la dévotion de la multitude.

On comprend maintenant l'animation qui régnait à la porte d'Aix : l'illustre Général s'avancait.

Son arrivée était à peine signalée qu'une foule innombrable de peuple, dit un de ses biographes, sortit de la ville pour le recevoir en procession au bruit de mille acclamations. (1)

Ce n'était point seulement la renommée du Bienheureux qui poussait les Marseillais au-devant de lui. Un autre motif les y amenait encore.

(1) *La vie du vénérable serviteur de Dieu le P. Laurent de Brindisi*, par le P. Paul de Noyers, capucin, — Avignon, 1737 in-18, p. 148. Il existe plusieurs autres vies composées par le P. Ange Maria de Voltaggio, — dont le P. Paul de Noyers n'est qu'un abrégé, — par le P. Bonaventure de Cocallio, et par deux autres anonymes imprimés à Venise et à Florence au siècle dernier, — sans compter celle du P. Mañeul, que nous citerons plus bas.

Entouré de parents et d'amis, un muet attendait le serviteur de Dieu dont les nombreux miracles nourrissaient en son cœur une douce espérance.

Elle ne fut point trompée. Voici en effet comment s'exprime le biographe :

« Un muet, que le désir de voir le serviteur de Dieu avait entraîné dans ce concours, fit tous ses efforts pour percer la foule, afin de pénétrer jusqu'à lui.

Il y réussit, et prosterné à ses pieds, il lui baisa l'habit et le conjura, par des signes pleins de respect, de lui rendre la parole.

Le B. Laurent, touché de son état, lui donna sa bénédiction, et aussitôt la langue du muet célébra les louanges du Très-Haut et celles du saint Personnage, du ministère duquel il s'était servi pour la délier.

La vue de ce prodige remplit d'admiration et d'enthousiasme la multitude qui en fut témoin, et le Thaumaturge fut conduit au couvent, au bruit des acclamations et des cris de joie d'un peuple naturellement vif et sensible. » (1)

Un autre incident, moins remarquable il est vrai, mais non moins intéressant, signala encore le séjour du bienheureux Laurent de Brindes au couvent des capucins de Marseille.

Nous laissons de nouveau la parole à son historien, qui avait, sans doute, pu recueillir le fait dans les mé-

(1) *La vie du bienheureux Laurent de Brindes, général des Capucins*, par un Académicien des Arcades de Rome. — Avignon, 1784, in-12, p. 141. — Cette vie est attribuée au P. Mañoul. Cf. aussi le P. Paul de Noyers, p. 148.

moires du couvent, mémoires dont nous déplorons amèrement la perte (1).

« Ce qui contribua à soulager un peu son humilité, excédée par tant d'éloges et d'honneurs, ce fut une mortification qu'il eut à souffrir le soir même de son arrivée, par la méprise du religieux qui avait soin de la dépense. Le pieux général, qui ne voulait pas la moindre distinction au réfectoire, eut, comme tous les autres, un pot de terre qui devait contenir, aux termes des constitutions, du vin modérément trempé. Le dévot, ayant à part une bouteille de vinaigre, en remplit le pot du général, croyant apparemment lui servir d'excellent vin. Pendant tout le repas le saint homme, qui était fort altéré, fut réduit à cette boisson ; et comme il lui était ordinaire de méditer continuellement la passion de son divin Maître, il fut enchanté de trouver l'occasion d'être, comme lui, abreuvé de vinaigre.

L'estime générale que l'on avait pour la vertu du B. Laurent, fit découvrir l'erreur involontaire du Cellerier.

Quelqu'un ayant voulu, par dévotion, goûter la boisson qu'on lui avait servie, fut étrangement surpris quand il aperçut que c'était du vinaigre violent.

Le Provincial et le Gardien, instruits de ce qui venait d'arriver, voulurent faire des excuses au saint Général qui, pour toute réponse, dit, avec un air riant, qu'il aimait beaucoup mieux boire du vinaigre au couvent, que de recevoir l'encens importun qu'on lui prodiguait en ville.

Ce trait vient à l'appui de tant d'autres, pour montrer toujours plus combien il était humble et mortifié (2). »

(1) Cf. P. Maieul : préface, p. IX.

(2) *La vie du B. Laurent de Brindes*. — Avignon, 1784 in-42, p. 142; — le P. Paul de Noyers, p. 144.

Après avoir présidé le Chapitre provincial, le B. Laurent de Brindes prit la route du Languedoc où l'attendaient encore de nouveaux honneurs.

Le souvenir de son passage et le doux parfum de ses vertus demeura longtemps à Marseille. La population, déjà fort attachée à l'ordre des Capucins, redoubla ses témoignages de sympathie.

Grâce aux secours nombreux qu'ils reçurent, les religieux purent reprendre leurs travaux longtemps interrompus et achever les constructions du monastère. L'église en fut consacrée en 1614 par Jacques Turricula, évêque de Marseille, et perpétua en Provence la mémoire des faits qui y marquèrent le passage du Bienheureux.

C'est probablement à ces souvenirs qu'il faut attribuer les biographies du général italien, publiées à Avignon par les capucins de Provence, ainsi qu'un beau portrait sur cuivre, gravé dans la même ville, d'après les dessins de P. Labruzzo, par un graveur provençal signant *J. B. G. S.* qui se vendait chez *Coste, marchand d'estampes près la Juiverie, à Avignon*, et qui fait partie depuis peu de temps du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque de Marseille.

V. LIEUTAUD.

LA PLACE MONTHYON

Pièce lue à la séance publique de l'Académie de Marseille,
le dimanche 22 février 1874.

I

Il est une place, à Marseille,
Qui pour parrain eut Monthyon ;
De nos jours, riante corbeille,
Pour des fleurs en toute saison.

Outre celles dont on décore
Les bords étroits de son bassin,
Et que l'on voit, tristes, éclore
Près d'une grille au lourd dessin,

Voici d'autres fleurs parsemées
De tous côtés, à tous les vents,
Celles-ci libres, animées,
Franches d'allures... des enfants.

Comme on voit sur un pré s'abattre
D'abeilles un nombreux essaim,
Chaque jour, ici, vient s'ébattre,
Bruyant, tout un monde enfantin.

Petits garçons, petites filles,
Accourent, se mêlent entre eux ;
Les rejetons de vingt familles
N'en font plus qu'une dans leurs jeux.